les villages fortifiés bezanozano

première approche ethnographique

JEAN POIRIER

L'habitat et l'habitation bezanozano ont subi des transformations profondes, conséquences des modifications intérieures dans les modes de vie (passage de la forêt à l'Ankay) et des vicissitudes historiques (influence des modèles merina).

La tradition se réfère, à l'origine du peuplement, à un substrat "vazimba" attesté localement par la toponymie, les tombeaux vazimba, les rituels et les souvenirs historiques des luttes ou des alliances intérieures - souvenirs bien conservés dans la région de Fierenana . L'habitat était alors forestier; il s'agissait de simples campements, les *lasy* et les *toby*, de très faibles dimensions. Avec l'arrivée des migrateurs orientaux - d'abord les Berahoraho - la densité démographique augmenta et les agglomérations devinrent plus importantes, mieux structurées.

Il est évident qu'il ne reste pratiquement plus de traces visibles des anciens habitats de la seconde falaise, fondés sur le végétal (cases en roseaux ou en pétioles de *ravinala*, fortifications à l'aide de pieux); un investigateur recourant à l'analyse botanique et aux sondages archéologiques pourrait cependant confirmer l'authenticité des anciens sites forestiers, devenus souvent *fady*, encore identifiés par la tradition.

Nous voudrions, dans le présent travail, dresser une vue d'ensemble des villages fortifiés bezanozano et donner une première description des sites de l'Ankay qui, tous, comportent une fortification par fossés.

A. Les anciens sites fortifiés

Très schématiquement, on peut opposer les Merina constructeurs de villages à fossés aux peuples côtiers constructeurs de villages à palissade (1). Mais la distinction est toute relative; en effet, les villages merina comportaient souvent sur le côté intérieur des fossés, soit une palissade, soit un talus plus ou moins élevé; d'autre part, les Bezanozano, population intermédiaire, ont pratiqué les deux techniques.

Les villages bezanozano les plus anciens sont à palissade formée d'une rangée de gros pieux. Ils sont situés dans la forêt de la falaise orientale; les sites sont aujourd'hui abandonnés sauf rares exceptions et les pieux ont disparu; ces villages à palissade n'étaient pas tous situés au sommet d'une colline contrairement à ce qui se passe presque nécessairement pour les villages à fossés mais la plupart d'entre eux l'étaient. Parfois, on organisait le terrain pour préparer la défense : les hautes pentes de la *tanety* étaient

---

(1) Les Merina ont utilisé à la fois le fossé et le mur *intérieur pour se protéger mais n'ont additionné les deux défenses (fossé + mur) que de façon exceptionnelle. (Au contraire, le complexe fossé + parapet en remblai était fréquent).*

dénudées par les feux afin de laisser un glacis de protection; plusieurs rangées de gros troncs d'arbre, coupés précisément sur place, étaient maintenues en équilibre par des étais et constituaient un réseau défensif (1). Le village, très étroit comme toujours, était entouré d'une palissade de troncs pointus. L'ouverture était protégée par une porte faite elle-même de petits troncs et solidement réunis entre eux. Un tel système ne comporte à l'origine aucun fossé, une protection très suffisante étant assurée par la palissade de pieux.

Mais ultérieurement, les Bezanozano ont édifié des systèmes plus complexes combinant les fossés et les palissades (après l'arrivée des Berahoraho), la tradition est confirmée par le témoignage de Fressanges (1802) :

"Les villages sont bâtis sur le sommet des montagnes, leur nombre est considérable. La nature et l'art en ont fortifié quelques-uns tellement qu'il serait impossible de les prendre par la force : ils sont assis sur les crêtes des montagnes les plus élevées. Après en avoir nivelé le sommet, ils y élèvent leurs cases, ils environnent le village avec de gros pieux enfoncés en terre et qui entourent le village dans une triple enceinte. En dehors, ils creusent profondément trois fossés très profonds et très larges et en relèvent la terre en forme de parapet" (2).

Lesage rapporte en 1816 que le site où se trouve aujourd'hui Moramanga (plus exactement le quartier d'Ambohibe) "était situé sur une élévation de terrain et tout entouré de palissade" (3); de même, il signale avoir traversé "un très gros village situé sur une hauteur et fortifié par une double palissade appelé Bohitrong (Ambohitrony) dont le chef est Andrianjamoina (Andrianjomoina). Le village est composé d'environ 300 maisons et 3.000 habitants" (4).

Coppalle décrivant les images septentrionales du pays bezanozano, signale que "Sahamalazana" "premier village des Antakara" alors pourvu d'une garnison merina depuis la victoire de Radama" a pour remparts une palissade de madriers qui n'offre que deux issues.

Chardenoux décrit de son côté des palissades à Ambohitrony (5).

D'autre part, les palissades étaient utilisées comme seules défenses dans un certain nombre de cas lorsque le village était construit sur un côté

---

(1) Les vieillards disent qu'on pouvait les précipiter sur l'adversaire montant à l'assaut; cette technique de défense ne devait pas, sur ce point, être très efficace et ne semble pas avoir été fréquemment utilisée.

(2) Fressanges, Voyage à Madagascar en 1802-1803, T.II, 1809, P.39.

(3) Cf. J. Valette - La mission de Lesage auprès de Radama 1er - Bulletin de Madagascar, Avril 1969, 19ème ann. n°275, p.58

(4) ibid, p.60

(5) Cf. Jean Valette - La mission de Chardenoux auprès de Radama 1er (1816) Bulletin de Madagascar n°207 (Août 1963) p.684.

particulièrement escarpé, sur un rocher. Ces "villages d'aigle" sur rocher sont au nombre d'une vingtaine, en falaise ou en forêt (1).

Dans l'Ankay déboisé, les Bezanozano ont généralisé le recours aux fossés. Les villages sont aménagés en principe au sommet des reliefs ou quelquefois à flanc de colline (peut-être pour profiter d'une résurgence) dans des positions stratégiques bien choisies (2).

On possède plusieurs témoignages sur ces sites. Nous venons de reproduire celui de Fressanges (3).

A la même époque, Ch. Telfair a séjourné chez les Besombsous (Bezanozano) dans le village de Daniboui-manzac (4) qu'il dit être protégé par un fossé circulaire très profond doublé d'une palissade; on avait compliqué l'ensemble d'un système de contre-escarpes (5).

Chardenoux a séjourné dans une ancienne capitale bezanozano, qu'il appelle Boistroungne (l'actuel village d'Ambohitrony) :

"Ce village est un assez grand village, séparé en palissade en 7 à 8 parties contenant diverses familles que le chef Driensoumouin (Andrianjomoina) a retiré dans la guerre de Radama qui paroissent toute ou de sa famille ou dépendant de lui. Il est situé sur le sommet d'une montagne, entouré de palissades et d'un double fossé qui peut avoir 25 à 30 pieds de profondeur. Il est à 1/4 de lieu du bord du Mangourou et contient cent cazes".

---

(1) *Nous citerons, en dehors* d'Ambatomangabe *(plateau)* Ambatoentanina *sommet de la falaise de l'Angavo,* Lavatrandraka, *au Nord d'Ambatomanga - falaise,* Dilambaly, *à l'Ouest de Mandrilaza; un sommet près de* Betatao *dans la zone de l'ancienne expansion bezanozano; le puissant site* d'Andriambavibe, *à l'Est de Périnet, qui est double (deux sommets ont été utilisés);* Vatobe, *au même significatif - grand rocher - à l'Est d'Ambodiakatra (route Moramanga-Alaotra) en forêt,* Vohibololona *dans la forêt au Nord du précédent;* Ambatomalaza, *à l'Est de Fierenana et plusieurs sites tous situés en forêt dans la région de Fierenana, à l'Est :* Ifahana, Antanantolobe, Amboasary, Tsiazomborona et Maranitra *(en face de la cascade dite Marangitra) au Sud-Est de Didy.*

(2) *Mais l'espace disponible était toujours très restreint. Il en a été de même chez les Merina. Nous pensons que ce dispositif est à l'origine de ce qu'on peut appeler la miniaturiation de la case malgache : très exigüe, à ouvertures étroites; il fallait, en effet, gagner de la place.*

(3) *Cf. Fressanges : op. cit., T.II, 1809, p.3*

(4) *Il s'agit vraisemblablement du village d'Antanibohitramanjaka dont la prononciation, entendue par une oreille européenne, donne la graphie indiquée par Fressanges (les voyageurs rendent aussi* Andria *par* Dian *ou* Dan, Vohitra *par* Boui, Nanjaka *par* Manzac).

(5) *Cf.* Aperçu de mon voyage à Ancove (Madagascar) en Avril et Mai *1808 (mss de Charles TELFAIR, copie faite par Julien Desjardin à l'Ile Maurice en 1818), Bibl. Decary, cité par DECARY in* Coutumes guerrières et organisation militaire chez les anciens **malgaches**, *T.I, Paris, 1966, p.143.*

En 1785, Dumaine décrit d'autre part le village de Fiadana, aménagé selon la même méthode : un fossé de 20 pieds de profondeur sur plus d'une dizaine de pieds de largeur, flanqué d'un mur vers l'intérieur; ce mur était percé de meurtrières d'où l'on pouvait tirer sur l'adversaire; l'entrée était protégée par une porte mobile faite de pieux verticaux liés à un madrier horizontal.

"Fiadana est situé sur une montagne de moyenne élévation; il est entouré d'un fossé, creusé de vingt pieds dans le sol qui est extrêmement dur; sa largeur a tout au plus dix ou douze pieds; en dedans du fossé, il y a un petit parapet formé de terre rapportée, dans lequel on pratique des meurtrières de distance en distance pour pouvoir faire feu sur l'ennemi sans craindre d'être blessé; cette espèce de fortification a de plus des angles saillants faits sans règles ni proportions. Il y a une porte principale qui est fermée tous les soirs; elle est formée de grosses palissades enfilées transversalement par le haut et qu'on laisse tomber ensemble pour les assujettir ensuite par le pied avec un fort madrier qui entre de force dans deux poteaux servant de montant à la porte; il y a d'autres entrées au village, qui sont fermées par de petits ponts très faciles à enlever au besoin (1). Les glacis sont entourés de palissades et servent de parc au bétail du village; chaque propriétaire a sa séparation particulière, dont aucun autre ne peut disposer, sans agrément, pour y loger son troupeau" (2).

Aujourd'hui, la région de Vodiriana est occupée par des familles de serviteurs et il n'existe plus de descendants des anciens groupes nobles. Le site est encore sacré mais on ne rend aucun culte aux *razana* qui ont défendu autrefois la *tanety* (3).

Coppalle a décrit en 1825-1826 plusieurs sites fortifiés de l'actuel pays sihanaka autrefois habité par les Bezanozano; il donne peu de renseignements sur le village palissadé de Sahamalazane et sur Manakambaïne "grand village ... à fossé peu profond de fortifications en ruine" mais décrit avec détails le site d'Ambohy-beloma (Ambohibeloma) :

"Le village est bâti au sommet d'une montagne environnée du côté du Sud et de l'Ouest par d'autres collines de la même hauteur et dont le sommet est également habité. On y arrive par deux chemins couverts pratiqués dans une espèce de terre glaise et de tuf qui forme le sol de cette montagne, et

---

(1) *Voir restitution de ce système de fermeture, infra p.95. Cf. DECARY,* Coutumes guerrières ... op, cit., *p.143, note 8. Il estime qu'il s'agit là d'un emprunt betsimisaraka. Comme nous le faisons remarquer, cette technique a une extension plus large; c'est celle des tribus forestières par opposition à la technique merina (porte mégalithique ronde).*

(2) *Cf. Dumaine, op., cit., p.171.*

(3) *Au pied des reliefs s'étend la zone marécageuse où se trouvent les tombeaux vazimba du lieu-dit* Anosivazimba *que nous avons pu fouiller en 1964.*

conduisant l'un à une poterne par laquelle on pénètre dans la ville, l'autre sur une petite plate-forme séparée de la ville par deux remparts d'une profondeur presque égale à la hauteur de la montagne même" (1).

Le site d'Ambohimanjato (fig.1) couronne une *tanety* qui se dresse à quatre km. au Sud-Ouest de Vodiriana. Il s'agit du complexe défensif le plus important que nous connaissions en pays bezanozano. Il se compose pour l'essentiel d'une enceinte de deux fossés sur laquelle s'articulent une série de dispositifs. Le sommet de la colline est lui-même segmenté par plusieurs fossés; à l'Est de l'espace libre le plus large se dresse un *tsangambato* qui fait face à la principale ouverture. Plusieurs séries de fossés reliés entre eux protègent les abords les moins abrupts, à l'Ouest et à l'Est. La plus grande largeur des fossés atteint sept mètres, la plus grande profondeur neuf mètres (mais la largeur habituelle varie entre 4 et 7 mètres, la profondeur entre 5 et 7,50 mètres) : l'ouvrage constitue donc, dans l'ensemble, une véritable forteresse. Le nombre et la complexité des fossés ont rendu nécessaire l'aménagement de sept diverticules suivant la ligne de plus grande pente (canaux d'évacuation) (2).

Les sites bezanozano ont donc une morphologie relativement variée; remarquons à ce sujet qu'il est possible que les modifications de style de la construction des villages fortifiés soient dues en partie au changement des faciès végétation : la déforestation de l'Imerina a eu certainement d'importantes conséquences à divers niveaux de l'existence sociale :

- généralisation des rizières irriguées;
- abandon de la case en végétal au profit de la case en terre;
- modification des techniques d'attaque et de défense;
- nécessité de rechercher au loin (dans l'Ankay) l'approvisionnement en bois de chauffage d'une part, en bois de construction d'autre part;
- abaissement du niveau de la nappe phréatique entraînant la disparition définitive ou saisonnière de certains points d'eau (N.B. : certains villages possédaient ainsi une résurgence actuellement disparue);

---

(1) *Cf. Coppalle - Notes sur Madagascar ...* Bulletin de l'Académie Malgache *19.9, vol.VIII, p.3-46, 1910 vol.IX, p.25-87. Voir également, Lefèvre -* Le cercle d'Anjozorobe ou pays des Mandiavato - Notes, Reconnaissances et Explorations, *1898, 2ème sem., p.1429-1459. Cf. aussi une récente étude de C. Mantaux et P. Vérin - Traditions et Archéologie de la Vallée de la Mananara (Imerina du Nord). Bulletin de Madagascar p.283, déc.1969 p.968-982; ces auteurs décrivent les fortifications des deux sites signalés comme Bezanozano par Lefèvre (cf. supra 1ère partie A): Ambohibazano (orthographie par Lefèvre Ambohibozoina) quatre fossés protégeant l'accès Nord; Ambohitsitakady deux fossés au Nord et trois au Sud avec disque de pierre mutilé formant porte du côté Sud (cf. Mantaux et Vérin, p.17, cf. d'autre part Mille (A), op. cit., infra p.144, p.140-147).*

(2) *La tradition fait remonter Ambohimanjato à l'époque de la fondation d'Ambohimanga-plateau; on considérait qu'Ambohimanjato était la fortification la plus imposante et la plus efficace; des proverbes témoignent encore de cette réputation: Aza manotany hady* vory raha mbola tsy nahitan'Ambohimanjato *(ne demandez pas ce qu'est un village fortifié si vous n'avez pas encore vu Ambohimanjato) - ou :* Aza miresaka hady antampon' Ambohimanjato *(ne parlez pas de fossés sur le sommet d'Ambohimanjato).*

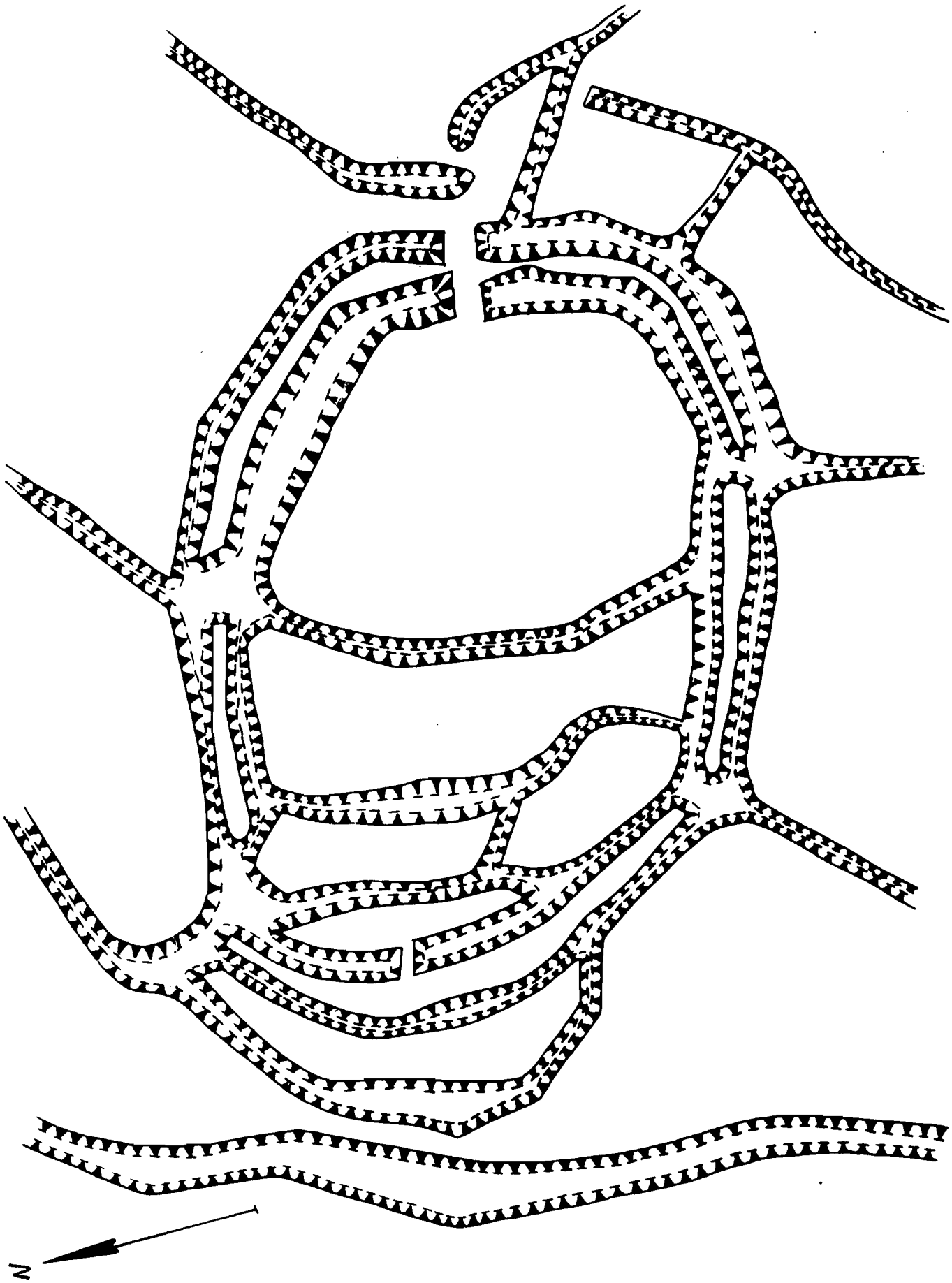


Fig. 1 - AMBOHIMANJATO

- diminution de l'importance des activités de collecte liées à la forêt;
- augmentation en nombre du cheptel en élevage extensif sur les terrains de parcours;
- enfin, modification du tracé du réseau des fossés.

Reprenons rapidement ici ce dernier point. Les plus anciens villages ont une structure assez simple caractérisée par un petit nombre de fossés et l'absence d'un dispositif complexe de défenses avancées. Ne peut-on supposer que si, par la suite, les défenses avancées ont été systématiquement utilisées avec réseau de fossés compliqué, séparés par des glacis - dispositif destiné à tenir éloigné le village - la déforestation a joué un rôle? En effet, dans un milieu forestier, on peut se contenter de protéger l'agglomération par un ou deux fossés car le terrain du village, d'une part,le glacis séparant les deux fossés quand ils existent, d'autre part, possèdent des arbres qui forment écran entre les cases et les assaillants désireux de les incendier : au contraire, en terrain dénudé, aucun écran ne s'interpose et l'incendie devient possible (par jet de sagaies enflammées, ou jets de braises) si on n'intercale pas l'obstacle de la distance. On peut ajouter qu'il est plus facile de construire des fossés en terrain dénudé qu'en terrain planté d'arbres; le réseau de fossés complexes devenait donc, à la fois, nécessaire et plus facile à réaliser.

Au total, on compte environ trois cents villages fortifiés par des fossés dans le cadre du pays Bezanozano. Sur ce nombre, moins d'une dizaine environ sont encore habités mais leur déclin continue et il ne reste plus que quelques cases (Ambohibeloma, dans l'arrière-pays bezanozano, conserve encore quelques dizaines de cases mais le cas est exceptionnel).

La répartition des sites peut être esquissée de la façon suivante, en quatre ensembles :

1. les anciens villages palissadés, situés en forêt, à l'Est de l'Ankay; notons qu'à l'Est de Périnet, on peut voir plusieurs sites à fossés simples sur *tanety* déforestées;

2. les villages sur sommet rocheux, très rares, comme celui de l'Angavo;

3. les villages à structure complexe (réseau de fossés, éventuellement remparts et palissades) situés hors de l'Ankay dans l'ancienne zone d'expansion bezanozano : Ambohibeloma, Ambatomangabe, etc ...;

4. Enfin, les villages "classiques" à fossés (fossé simple, cas le plus fréquent, ou fossés doubles) abandonnés après la conquête merina, qu'on peut regrouper en plusieurs ensembles qui sont de morphologie diverse et appartiennent certainement à des périodes distinctes; seule l'investigation archéologique permettra de dater les diverses couches (rappelons qu'un inventaire des sites est actuellement en cours d'exécution par les soins de Mme M.C. Grimaud, au Musée d'Art et d'Archéologie). Très schématiquement, nous rencontrons deux types de villages : ceux que nous appellerons "à structure simple" qui ont un seul fossé, ceux "à structure complexe" qui possèdent deux fossés ou plus; parmi ces derniers, certains ont un dispositif très élaboré qui témoigne peut-être d'influences extérieures. Il est encore trop tôt pour dégager les couches culturelles en cause, mais nous rappellerons qu'avant même toute influence merina, les Bezanozano installés hors Ankay (Ouest de la première falaise) se sont montrés capables de construire des structures complexes. Il faudra aussi, bien entendu, mettre à part les rares sites aménagés ou réaménagés par les Merina après leur pénétration en pays bezanozano; on sait qu'un réseau de *Komandy* quadrillait l'Ankay (par exemple à Ambodinifody), mais il ne

semble pas que les Merina, sauf cas exceptionnels, aient construit des fortifications nouvelles; ils se sont bornés à interdire les habitats anciens.

Avant de donner un rapide aperçu d'ensemble de la répartition des sites, rappelons la morphologie générale de l'Ankay : il s'agit d'une longue dépression encadrée sur trois côtés par des reliefs (falaise de l'Angavo à l'Ouest, falaise betsimisaraka - moins nettement caractérisée - à l'Est, qui se rejoignent au Sud de Beparasy pour y former un ensemble de hauteurs assez confus), et ouverte au Nord sur la cuvette du lac Alaotra. Si nous réservons le cas particulier des villages de la cuvette de Didy, construite en structure simple sur des îlots de terre ferme au milieu des marais (en fait, toute la cuvette de Didy, il y a deux siècles, formait, comme l'ancienne dépression de l'Alaotra, un grand lac pénétré par des formations marécageuses), nous pouvons dire que presque tous les reliefs, contreforts compris, portent des sites fortifiés, en densité plus ou moins grande. Plus précisément, nous distinguerons, avec M.C. Grimaud, deux ensembles (1).

1. Les sites de falaise, comprenant à l'Ouest la ligne des villages des hauteurs de l'Angavo (à structure complexe), à l'Est la ligne des villages de la seconde falaise (à structure simple ou complexe, les sites de la partie Nord étant presque tous à un seul fossé).

   Nous relierons à cet ensemble d'une part les sites de la région de Fierenana (à structure complexe) et d'autre part, ceux de la région de Beparasy (à structure simple ou complexe).

2. Les sites de l'intérieur de la dépression regroupés en trois sous-ensembles :

   a - les sites du massif de l'Ifody - dont une partie est sous couvert forestier - simples et complexes

   b - les villages de la région de Moramanga surtout au Sud-Est, simples ou complexes

   c - les sites qui s'égrènent des rives du Mangoro (peu nombreux ici, à structure simple) jusqu'à la falaise de l'Angavo (en majorité à structure simple).

---

(1) Pour être complet, il faut tenir compte des sites hors Ankay, déjà signalés : ceux du Nord et de l'Ouest dans le pays aujourd'hui sihanaka ou merina correspondant à l'ancienne extension bezanozano (Ambohibeloma du Nord, Ambatomanga-plateau, etc ...), qui sont de structure complexe et ceux très différents anciennement palissadés qui demeurent à l'Est de la falaise orientale sous couvert forestier (en pays bezanozano, dans la région de Périnet et plus loin dans la région de Beforona en pays actuellement betsimisaraka. Notre classification et notre typologie ont été faites d'après les relevés effectués de 1961 à 1966 par nous-mêmes et nos collaborateurs bezanozano - surtout Rabenandriamanitra - impliquant le plus souvent une montée sur place pour chaque sommet.

Pour l'étude de la répartition générale, nous avons utilisé le premier dénombrement exhaustif fait par M.C. Grimaud qu'elle a bien voulu mettre à notre disposition.

Cette répartition laisse deux "blancs" sur la carte : il n'y a aucun peuplement à l'Est du Mangoro, ce qui pourrait s'expliquer par la nature marécageuse de la région. D'autre part, il existe une zone de sous-peuplement dans le Nord de l'Ankay, à partir d'Ambohimena (y compris en ce qui concerne les sites de falaise) (1).

Nous donnons ci-après, à titre d'exemple, un plan d'ensemble et les plans de détail de trois sites faisant partie de la série qui jalonne les contreforts de la falaise orientale, au Nord-Est de Moramanga (voir plan d'ensemble, fig.2 - plans de détail, fig.3-4-5 - voir aussi plan d'Ankadibe, fig.7).

Aujourd'hui, certains fossés sont très abîmés par l'érosion; leur profondeur a été réduite par des éboulements ou des infiltrations mais dans l'ensemble la circumvallation, souvent boisée et parfois mise en culture, reste facilement identifiable.

Quand les anciens sites étaient situés en milieu forestier, ils sont aujourd'hui malaisément repérables. Quand ils sont en milieu déforesté, par contre, ils ressortent avec netteté sur les photographies. Beaucoup de ces sites sont devenus *fady* (interdits) ou sont soumis à des *fady* particuliers (tabac, oignons, vêtements cousus). Des sacrifices - périodiques ou apériodiques - de zébus ont lieu sur les collines où résidaient les anciens chefs; certains lieux sont habités par un *sampy* (idole), comme par exemple, sur le sommet de l'Angavo (2). On célèbre aussi des rituels périodiques sur les anciens villages où se trouvent des tombeaux ou des alignements de mégalithes *(tsangambato)*.

Fig.2 au verso (Le plan représente la succession des reliefs au Nord-Est de Moramanga, à l'Est de la route d'Ambatondrazaka. Sur une douzaine de kilomètres, on repère quatre *tanety* fortifiées avec fossés; des tombeaux et des alignements de *tsangambato* (pierres dressées) sont associés aux sites. Les villages sont aujourd'hui descendus dans la vallée, le long de la route, juste au pied des reliefs.

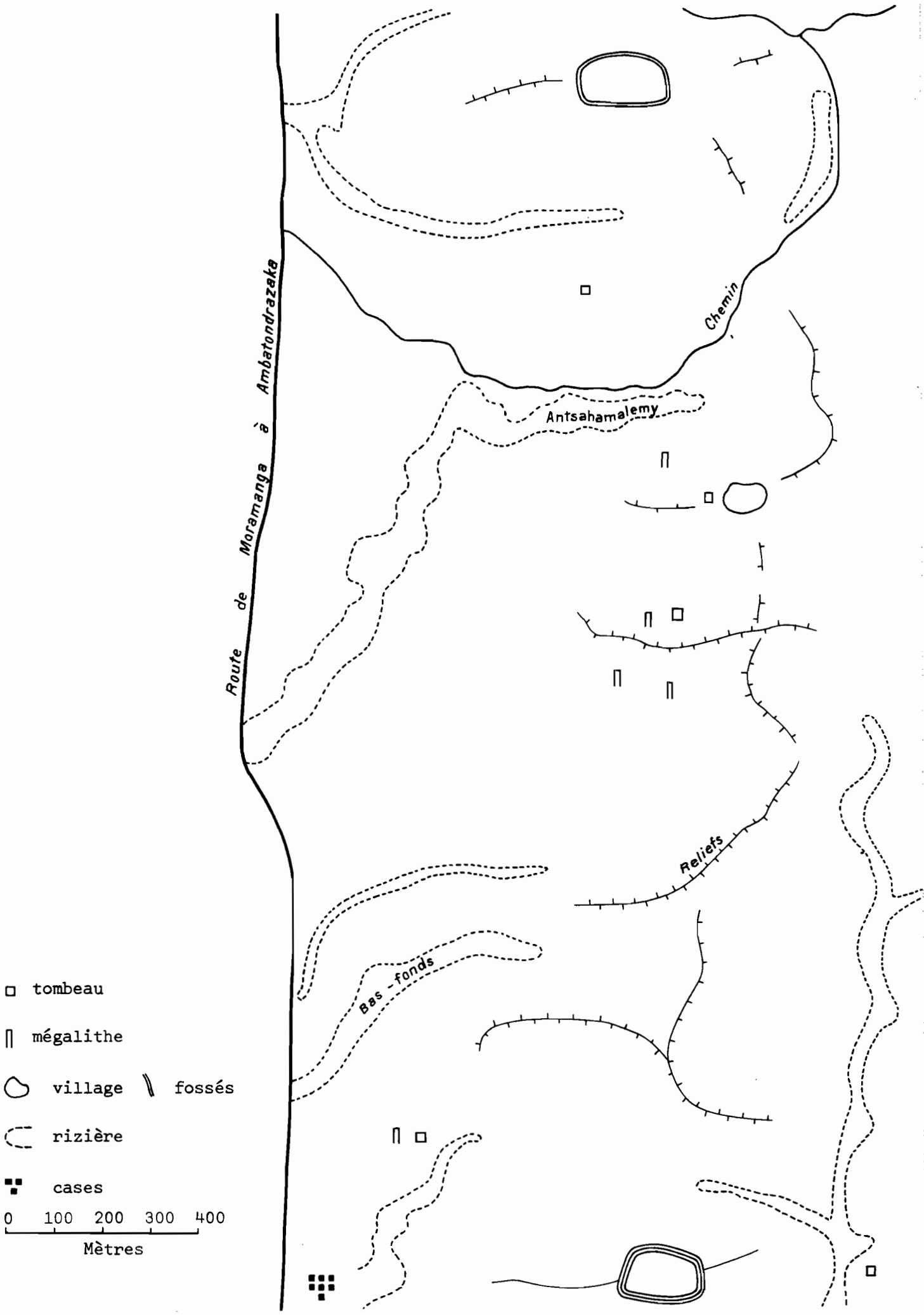
Les quatre *tsangambato* isolés et les neuf tombeaux sont installés entre les sites fortifiés et la vallée).

---

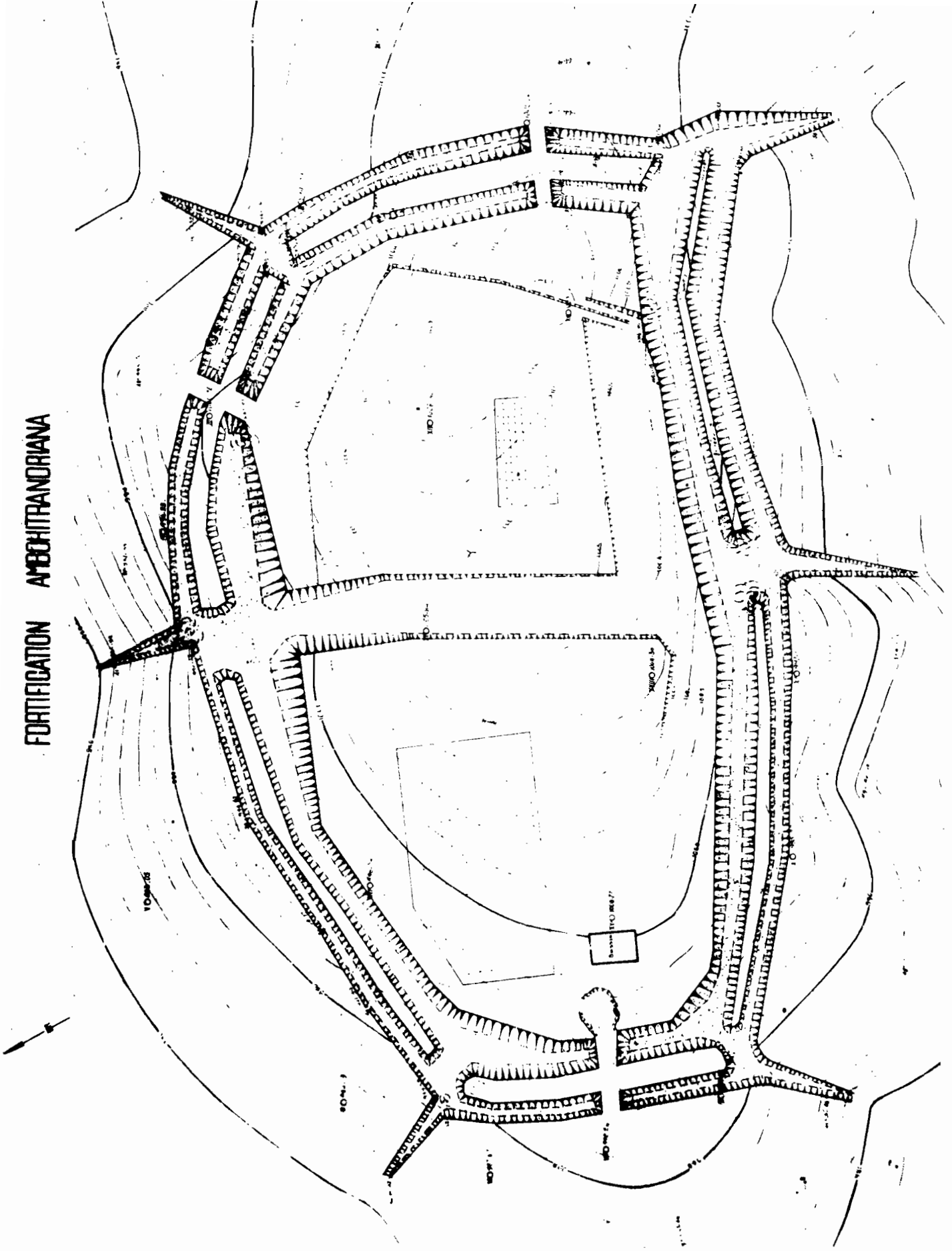
(1) Alfred Grandidier a constaté en 1869 la seconde de ces deux lacunes dans le peuplement au niveau de la densité démographique; encore aujourd'hui, cette région est sous-peuplée : "Revenu à Ambatondrazaka le 31 Octobre, je suis allé le 1er Novembre à Mangatany, passant sur des montagnes nues ... C'est là qu'est la limite Sud de l'Antsianaka et que j'ai jeté un dernier coup d'oeil sur la vaste plaine où s'étalent le lac et les marais d'Alaotra. Au delà, le pays est à peu près désert où, du 1er au 3, nous avons marché une vingtaine d'heures, ne voyant que quelques cases éparses ça et là". (Souvenirs de voyages d'Alfred Grandidier 1865 - 1870) P. Vérin - Ch. Mantaux, éd. Association Malgache d'Archéologie, Tananarive, 1970, p.39.

(2) Les sampy *(fétiches, idoles) restent encore beaucoup plus vivants qu'on ne le croît en pays bezanozano. Les rituels périodiques ou exceptionnels (en cas de crise) leurs sont adressés.*

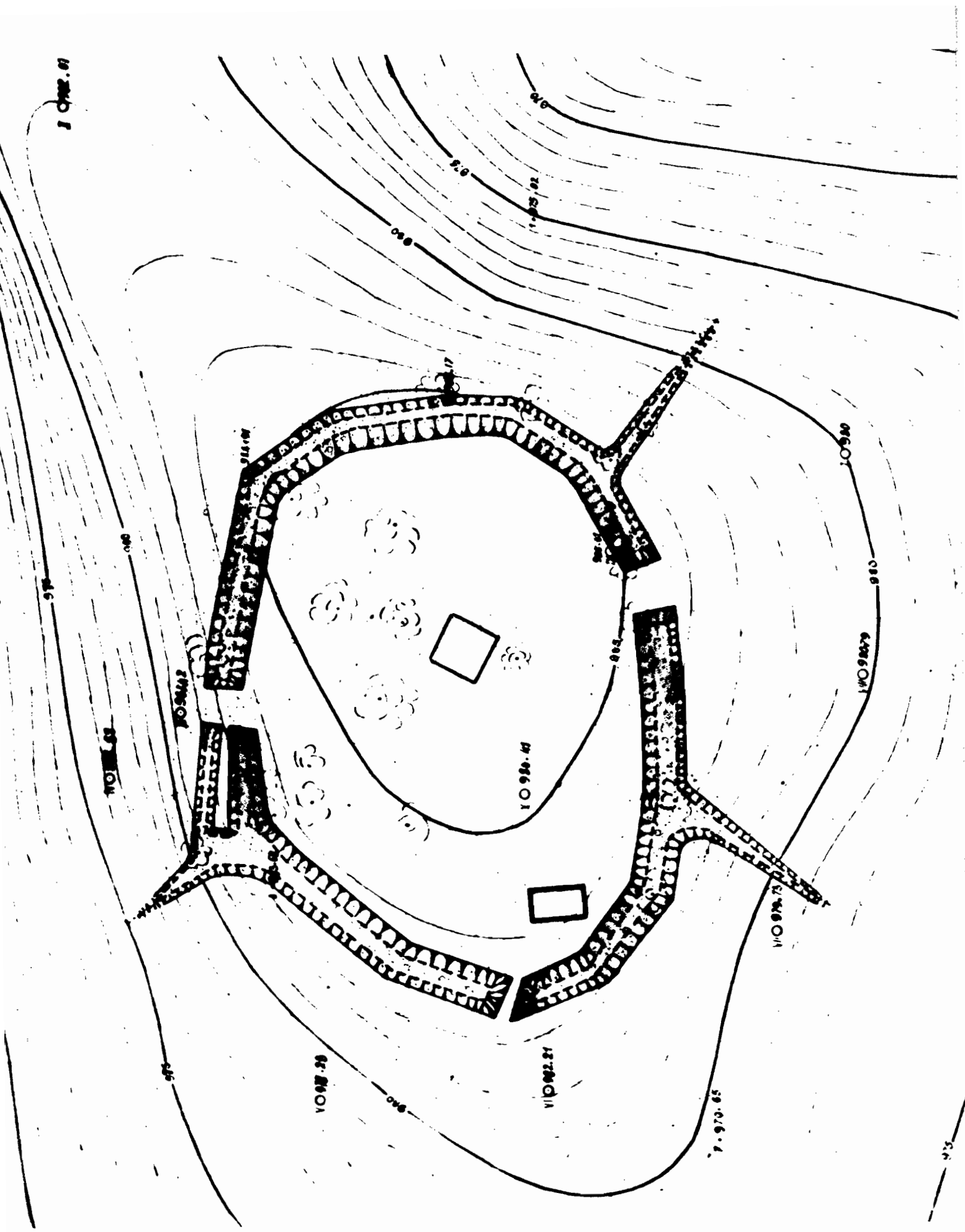
Villages fortifiés des contreforts de la falaise orientale (fig. 2)



La falaise de l'Ankay, qui forme un ensemble de hauteurs complexes, au dessin moins net que celui de la falaise de l'Angavo, borde à l'Est la dépression du Mangoro (on l'appelle aussi falaise orientale ou falaise betsimisaraka).

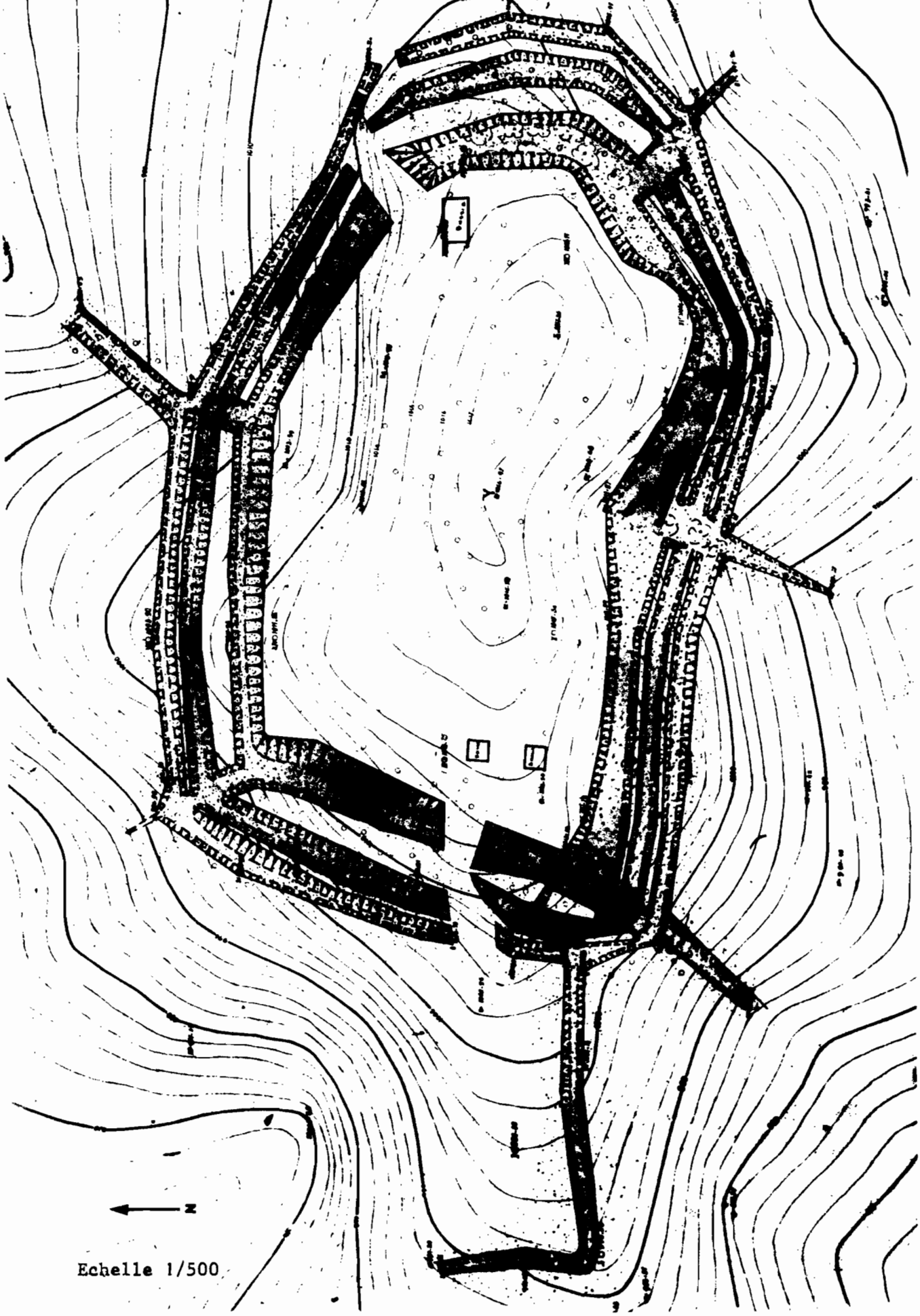


Le village d'Ambohitrandriana comporte des fossés importants (2 à 7 m de profondeur 2,50 à 6 m de largeur) : L'entrée Ouest, la plus abrupte et la mieux protégée, était défendue, à l'intérieur du village même par un fossé semi-circulaire. A côté de l'entrée Ouest, un bassin contenait une réserve d'eau. Le dispositif général était fondé sur l'aménagement de "murs" d'enceinte avancés, constitués non par un mur ni par une levée de terre, mais par des bandes longues et étroites, délimitées par un double fossé : c'était la ligne de première défense. La complexité du réseau de fossés avait exigé la présence de plusieurs diverticules d'évacuation; six fossés d'écoulement des eaux avaient été ainsi aménagés; des fossés intérieurs délimitaient deux zones d'habitat, réservées respectivement au lignage noble (à l'Est) et aux serviteurs (à l'Ouest). (Fig. 3).



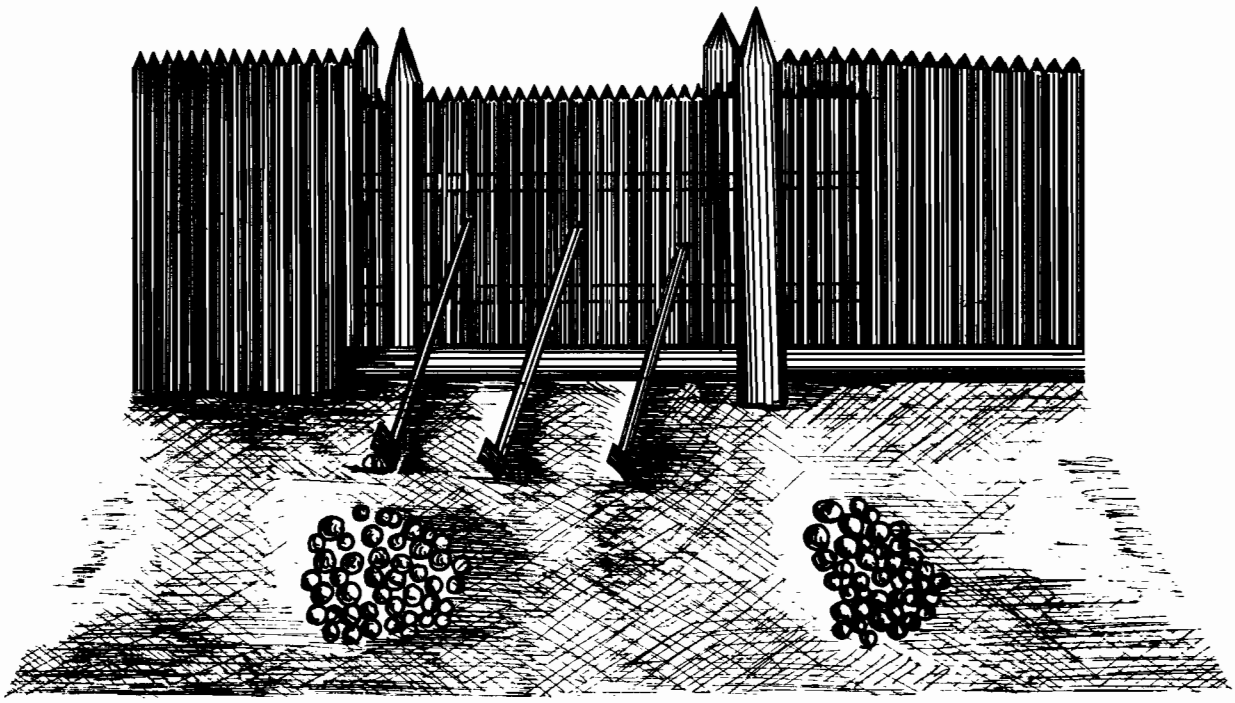
Cet ensemble fortifié situé au pied de la falaise orientale montre que les Bezanozano ont édifié des dispositifs très élaborés (mais, sauf très rares exceptions, en ne recourant pas à plus de deux fossés parallèles.

Le village de Vohitsara est plus simple et de taille beaucoup plus modeste; les fossés ont de 2 à 4 m de profondeur; le village a trois portes et trois canaux d'évacuation des eaux (Fig. 4).

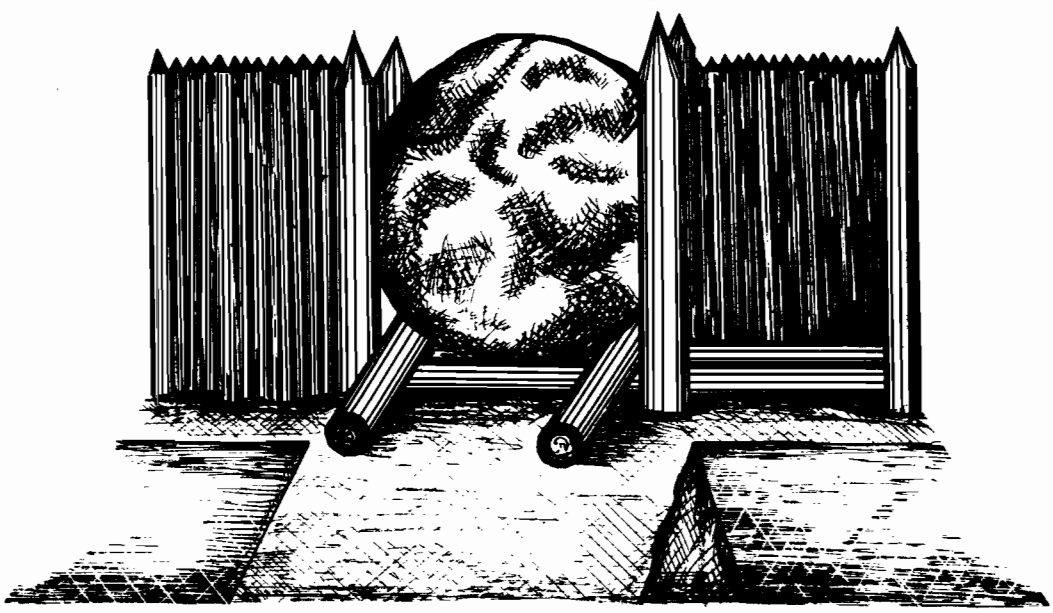


Le village d'Ambohibololona a des fossés moins profonds que ceux d'Ambohitrandriana (2 à 4 m) mais constitue un complexe stratégique encore mieux aménagé. On notera en particulier le dispositif de défense des deux portes avec glacis de protection; il existe trois grands fossés (quatre pour la défense de l'entrée Ouest). (Fig.5)

Il existe deux types de dispositifs de défense des portes; le premier correspond aux villages palissadés, le second aux villages à fossés (dessins de Rabenandriamanitra).



Les villages palissadés avaient une porte constituée par des pieux et madriers débités à la hache; leur hauteur pouvait varier, elle était selon le cas supérieure ou inférieure à celle des pieux de la palissade. La porte mobile coulissait entre quatre poteaux fichés profondément dans le sol; elle était soutenue d'autre part par plusieurs poutres obliques faisant fonction d'arcs-boutants. On la déplaçait en la soulevant et on la déposait contre la palissade. On remarquera la présence de deux tas de pierres et galets préparés pour alimenter les défenseurs en munitions (jets à la main et à la fronde).



Les villages à fossés (qui pouvaient comporter ou non une palissade ou un mur de terre) étaient protégés par un disque de pierre; l'ouverture et la fermeture étaient plus faciles puisqu'il suffisait de faire rouler la pierre ronde entre les poutres d'encadrement.

On constate donc que les Bezanozano ont édifié dans toute leur aire d'habitat de nombreuses fortifications conçues essentiellement à partir de l'aménagement des sites stratégiques en altitude protégés par des fossés(1). Ce sont bien les fossés qui demeurent l'élément déterminant; on peut même noter que les sites semblent avoir été choisis non pas tant en fonction de leur position stratégique elle-même qu'en fonction de la plus ou moins grande possibilité d'aménagement des fossés : les sites les plus escarpés par exemple n'ont pas été considérés comme étant les meilleurs.

Ici se pose un problème d'ordre général que nous n'avons pas à traiter dans le cadre de cette étude, mais dont nous aimerions au moins poser les données; les Merina, contrairement à ce qu'on a pu croire, n'ont pas été les seules populations ayant l'habitude de construire des villages fortifiés par des fossés; les Bezanozano ont été d'aussi habiles constructeurs que les Merina quand ils en ont éprouvé le besoin; les Sihanaka et les Betsileo ont eux-mêmes construit de nombreux ouvrages analogues. Mais il s'agit, on le voit, de populations soit partiellement merinisées, soit limitrophes des Merina; dans quelle mesure donc, les Merina ont-ils été les initiateurs de la technique qui aurait été ensuite reprise par les voisins ?

Il n'est pas possible, pour le moment, de donner une réponse satisfaisante à cette question. Mais il est légitime d'admettre, comme hypothèse de travail, que les Merina ont généralisé cette technique de défense et il est légitime de penser que la meilleure méthode pour découvrir les voies des migrations merina, est de chercher à reconstituer le réseau de villages à fossés qui a toutes chances de témoigner du passage des anciens clans. La recherche est à mener sur toute l'étendue de la forêt orientale et des collines sublittorales depuis le Cap Masoala jusqu'à Fort-Dauphin. Elle est particulièrement délicate puisque l'observation aérienne est ici complètement inefficace : la végétation recouvre toute trace des fossés; seule la vérification sur le terrain peut donner des résultats. Encore est-il possible que les "Proto Merina" migrant en milieu forestier se soient contentés de villages palissadés comme les anciens Bezanozano; mais n'oublions pas que les plus anciens villages à fossés de l'Imerina remontent au XVème siècle

---

(1) On commet aujourd'hui des contre-sens sur les anciens villages fortifiés. La plupart des Bezanozano les font remonter seulement à la conquête merina qui a été suivie de périodes de troubles intérieurs; les groupes antagonistes se seraient protégés les uns contre les autres. Au contraire, la conquête merina, si elle n'a pu empêcher ni la guerilla contre les soldats occupant les postes, ni les incursions de bandes de pillards, a mis fin progressivement aux guerres internes et a provoqué les premiers abandons des sites sur collines. Certains villages fortifiés ont été construits par les Merina mais c'est la minorité. D'autres ont été aménagés à la suite d'épidémies; cf. Noel, op. cit. :

"... Lors d'une violente épidémie de petite vérole, la population saine, désertant les montagnes, alla construire des villages dans la plaine. Quant aux contaminés, parqués près de la forêt, afin que le fléau fût circonscrit, ils furent contraints de s'entourer de fossés profonds qu'ils ne pouvaient jamais franchir. En dehors de cette circonstance particulière, d'autres fortifications furent encore construites au Nord de Moramanga, pendant la guerre civile qui suivit immédiatement l'épidémie de petite vérole".

Mais la grande majorité des sites fortifiés remonte à une période précédant l'occupation merina.

(et sans doute la recherche archéologique permettra-t-elle de reculer cette date). Or, à cette époque, l'Imerina était certainement couverte d'une formation arborée presque continue (1) et malgré la présence de ce manteau forestier les Proto Merina ont préféré la protection par fossés à la protection par palissade. En tout état de cause, la recherche des sites à fossés en forêt mériterait d'être entreprise, qu'elle aboutisse à démontrer leur présence ou leur absence (2).

B. La structure des villages fortifiés

La caractéristique la plus nette des villages à fossés est donc la présence de ce que nous appellerons le canal (ou les canaux) d'évacuation. La fonction de ce dispositif s'explique à partir des nécessités techniques de construction du village. On ne peut aujourd'hui avoir recours pour reconstituer ces techniques qu'au témoignage des *ray aman-dreny* mais les traditions sont précises et concordantes. Pour bâtir un village, après accomplissement des divers protocoles magiques et religieux, sous la direction du devin, on commençait par tracer le plan des fossés y compris les canaux d'évacuation;

---

(1) *Nous avons rappelé ailleurs les faits qui prouvent l'existence de cette forêt des hautes plaines centrales; on peut les résumer comme suit :*

1. *affirmation de la tradition*
2. *témoignage des anciens voyageurs sur cette tradition*
3. *présence d'ossements de lémuriens à habitat uniquement forestier*
4. *lambeaux de forêt résiduelle dans les vallons*
5. *découverte de souches de gros arbres dans les fonds de vallée mis en rizière*
6. *structure de l'ancienne case merina, entièrement végétale, d'abord en* zozoro *légers* (Cypérus aequalis, *Abinal et Malzac) puis en bois (avec persistance de ce type imposé longtemps aux* andriana); *Mayeur note en 1785 que "les parois des cases sont très artistiquement formés de roseaux triangulaires enfilés à la manière usitée chez les Bezanozano"* op. cit., *p.34. Sur ces problèmes. Cf. J. Poirier - Données écologiques et démographiques de la mise en place des Proto-Malgaches,* Annales Univ. Madagascar. Série Lettres et Sciences Humaines, *Juin 1965, n° sp. Archéol. p.61-82. (Taloha 1)*

(2) *Il convient évidemment de distinguer les sites anciens - les seuls en cause ici - et les sites récents aménagés par la conquête et la colonisation merina au XIXème siècle. D'autre part, seul un ensemble de sites montrant un peuplement homogène peut témoigner éventuellement de l'ancienne présence merina à l'exclusion de cas isolés. Une pré-enquête rapide menée depuis le Nord jusqu'à l'embouchure du Mangoro semble pouvoir nous permettre de dire qu'un tel ensemble n'existe pas dans la zone prospectée (malgré des sites isolés comme certaines tanety de l'arrière pays de Ranomafana et de Vatomandry); mais ces conclusions sont provisoires. Il reste d'ailleurs à inventorier les régions situées plus au Sud (régions situées d'ailleurs plus près de l'Andringintra où une tradition qu'on a dit récente sans le prouver formellement situe le séjour des* razana, *l'Ambondrombe). Un point paraît clair : les migrations merina, d'où qu'elles viennent,peut-être fractionnées en plusieurs groupes partis de différents points du littoral) - n'ont pu gagner les hautes plaines centrales qu'en progressant parallèlement aux vallées, probablement en remontant la trouée des fleuves.*

le travail de creusement devait se faire pendant la saison des pluies (de la mi-Novembre à la mi-Mars), en général) de façon à profiter de l'amollissement de la latérite; on aménageait d'abord l'amorce du canal d'évacuation et le creusement se faisait à partir du haut du canal : les déblais étaient aussi repoussés au dehors, le travail étant considérablement facilité au moment des grandes pluies torrentielles qui emportaient avec elles les argiles latéritiques. On aménageait autant de canaux d'évacuation qu'il était nécessaire : leur nombre dépendait de la configuration du terrain; les documents présentés ici montrent bien ce souci qu'avaient les constructeurs de village, de "sorties" d'évacuation en nombre suffisant (3 à Vohitsara, 4 à Ambohibololona - le 5ème fossé est une entrée fortifiée - 6 à Ambohitrandriana, 8 à Ambohimanjato).

L'aide apportée par les pluies pouvait avantageusement être remplacée par le captage d'un point d'eau; il s'agissait d'une résurgence, cela explique peut-être que certains villages soient construits non pas sur les lignes de faîte d'une chaîne de collines mais sur des reliefs situés en contrebas (p. ex. croupes de la falaise orientale au Nord-Est de Moramanga et falaise de l'Angavo); mais les résurgences - aujourd'hui souvent disparues comme nous l'avons indiqué plus haut - se trouvaient surtout à flanc de colline et les anciens villages sont situés presque toujours au sommet des reliefs; la captation d'une résurgence en pays bezanozano semble donc avoir été assez rare.

Tous les déblais, d'autre part, n'ont pas été rejetés à l'extérieur; une partie a servi à bâtir les remblais formant talus de protection à la périphérie du village; ce dispositif de protection est cependant très inconstant; Mayeur témoigne en ces termes de son existence en lui assignant de plus une fonction de protection contre les froids qui, effectivement, sont une gêne surtout, en altitude, pendant la saison sèche *"Le déblai des fossés sert à former sur les bords de l'intérieur un parapet qui est ordinairement assez élevé pour mettre les combattants à couvert du feu de la mousquetterie et abriter le village des vents froids qui soufflent depuis Mai jusqu'en Août"* (1).

Les canaux d'évacuation ont certainement assuré des fonctions secondaires; on les a utilisés comme zones protégées pour la corvée d'eau, les entrées et sorties dérobées pour les habitants du village; certaines de ces tranchées servaient parfois au passage des zébus vers leurs zones de parcage entre les fossés ou dans les fonds aménagés de certains fossés.

On note souvent la présence d'un fossé rectiligne greffé près de l'entrée principale sur le fossé circulaire et suivant la ligne de plus grande pente; on l'appelait *varangarankady*.

Mais ces utilisations sont secondaires ou tardives, car il était assez difficile d'accéder à l'intérieur du village à partir du lit du fossé d'évacuation - ou vice versa - qui aboutissait obligatoirement au lit des fossés de défense); en certains cas, l'eau de pluie évacuée a servi à l'irrigation

---

(1) Mayeur, op. cit., p.34.

de terrasses aujourd'hui abandonnées; mais là encore, cet usage semble avoir été tout à fait exceptionnel en pays bezanozano à la différence de ce qui a été observé en pays merina (1).

C'est l'ensemble du groupe qui participait à la construction des fossés; à l'exception - semble-t-il - des chefs et peut-être des nobles; les femmes et les enfants y prenaient part également mais en pratique c'étaient les villageois qui accomplissaient le plus gros du travail. Comme nous l'avons déjà signalé ailleurs (2), la construction des fossés a été menée à bien surtout à l'aide *d'angady* (bêches) (3) en bois; ce fait, conséquence de la précarité de la métallurgie est unanimement attesté. On remarquera qu'il s'inscrit tout à fait dans le cadre général de la technologie décrite plus haut et bien plus, qu'il ne saurait se comprendre en dehors de ce schéma : en effet, *l'angady* en bois, instrument traditionnel, peut être très efficace dans la boue des rizières ou dans un sol meuble mais son rendement eût été dérisoire sur la latérite dure des *tanety* : d'où la nécessité absolue de procéder au creusement pendant la saison des pluies; *l'angady* en bois permet alors de racler la terre ameublée et délayée par l'eau et de la rejeter par le canal d'évacuation.

Les fossés variaient en nombre, en complexité et en dimensions; ils étaient généralement profonds de 3 à 4 m, larges de 2 à 4 m. En plus d'un siècle et demi d'abandon, un double phénomène a eu lieu : les canaux d'évacuation érodés par les pluies ont eu tendance à se surcreuser et à s'élargir alors que les canaux circulaires de défense ont été partiellement comblés. Il convient donc de ne pas se fonder sur les dimensions actuelles pour restituer l'ancien dispositif. Celui-ci impliquait que les fossés soient à sec; il s'agit là non pas d'une conséquence de la présence des canaux d'évacuation des déblais (qu'il aurait été facile d'obstruer une fois le travail effectué) mais d'une volonté délibérée de maintenir sans eau le fond des fossés. On peut s'interroger sur les raisons qui justifient cette technologie située exactement à l'opposé des méthodes suivies dans l'Occident médiéval(4)

---

(1) *Cf. A Millé.* Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien. *Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar - Travaux et Documents II (multing), p.211-212.*
Mais même en Imerina, cette utilisation a été forcément secondaire : c'est une "réutilisation" prouvée d'une part par la pluralité des fossés d'évacuation pour un même site, prouvée d'autre part par l'aménagement, sur une longueur peu commune, de certains canaux d'évacuation (en effet, pour une fonction d'évacuation, une tranchée de quelques mètres aurait suffi).
Au surplus, rappelons que la population des premiers sites au moins (avant la déforestation de l'Imerina) - et celle de la quasi-totalité des sites de l'Ankay - recouraient assez largement à l'économie de collecte.

(2) *Cf. J. Poirier.* Madagascar avant l'histoire : *l'origine du peuple et de la civilisation malgaches.* Bulletin de Madagascar *n°247, déc.1966, p.1171-1185 - n°243, févr.1967, p.171-192.*

(3) L'angady *est une pelle bêche à long manche et à fer étroit, maniée en percussion oblique lancée.*

(4) *La fortification par fossé dans les sites fortifiés de l'Occident médiéval se refère à une technologie toute différente : les fossés étaient beaucoup plus larges (savoir beaucoup plus profond) et protégeaient une muraille; ils étaient destinés à éviter l'accès direct de celle-ci par échelles et surtout par l'appareillage de siège et le défoncement des remparts.*

alors que la présence d'eau dans les fossés eût permis de constituer une admirable réserve pour l'alimentation et la lutte contre le feu. N'oublions pas que certains sites dépourvus de résurgence possèdent des citernes et que la corvée d'eau était la principale sujétion des habitats d'altitude; les sièges entrepris par les ennemis avaient pour premier objectif de réduire le village par la soif. Bien que les anciens Bezanozano semblent avoir fait le rapprochement entre la concentration des points d'eau et le nombre de moustiques, on écartera ce motif comme étant insuffisamment impérieux. Si l'on désirait tenir les fossés à sec, c'est parce que le lit était rempli de cactus ou d'épineux, soit plantés à demeure, soit (pour les épineux) placés en cas de danger quand la végétation n'était pas assez fournie; cette protection s'exerçant contre des attaquants qui, ne l'oublions pas, avaient souvent les pieds nus et en tous cas (car ils portaient parfois des sandales de cuir de zébu) les jambes et le corps pratiquement dénudés,était entièrement efficace (1). Nous avons fait observer plus haut que les fossés étaient à l'origine beaucoup plus profonds et leurs parois beaucoup plus escarpés que ne le montre la topographie actuelle : dans ces conditions, le franchissement des obstacles devenait pratiquement impossible et on remarquera que les récits historiques et la tradition font état précisément de sièges de longue durée, mais presque jamais de véritable assaut. Au contraire, la mise en eau des fossés aurait eu comme conséquence de diminuer la profondeur de l'obstacle : le plan d'eau aurait pu être franchi plus aisément.

Les points faibles du dispositif étaient évidemment les entrées, marquées par l'interruption des fossés. Les techniques de défenses ont évolué ici

---

(1) Nous ne pensons pas que les épineux aient été plantés aussi sur le remblai, contrairement à ce qui semble avoir eu lieu chez les Merina selon A. Mille. Nous n'avons eu connaissance de la thèse de doctorat de 3ème cycle d'Adrien Mille qu'en Août 1970, après l'achèvement de notre ouvrage. L'auteur de cette remarquable étude a eu le mérite d'étudier sur cartes (par la méthode stéréoscopique), et également sur place, les sites fortifiés de l'Imerina apportant ainsi une contribution importante et originale à notre connaissance de l'ancienne histoire merina. Il est intéressant de remarquer que les techniques merina recoupent un certain nombre de techniques bezanozano. Nous voudrions mettre l'accent sur les conclusions suivantes :

1. nous estimons que la fonction des canaux d'évacuation est en son principe et essentiellement l'expulsion des déblais et, corrélativement, que les travaux de construction des fossés se situaient au début et au cours de la saison des pluies; les autres fonctions des fossés d'évacuation peut être nées en même temps dans l'esprit des constructeurs, sont des ré-utilisations secondaires;

2. L'utilisation des fossés d'évacuation comme canaux d'irrigation de rizières de thalwegs en altitude a été généralement postérieures;

3. Les fossés n'ont été mis en culture qu'après la pacification merina; leur lit était souvent planté ou rempli d'épineux; il n'était pas cultivé; il y a eu transfert de fonction ultérieurement après la pacification en Imerina central, aussi bien que dans l'Ankay.

Mais il est évident que nos observations ont été faites dans l'Ankay et ne s'appliquent qu'aux Bezanozano; cependant, nous pensons que la remarque la plus importante (fonction des fossés d'évacuation) a une portée générale et qu'elle s'applique également aux Merina.

encore; on a d'abord construit une porte en bois, faite d'un lourd bâti de madriers débités au coupe-coupe à partir de troncs d'arbre et pouvant partiellement coulisser entre de gros pieux; on a ensuite utilisé, probablement à l'imitation des Merina, des portes rondes en pierre que l'on roulait pour dégager le passage (fig.6). Les entrées se trouvaient situées de préférence à l'Ouest mais il semble que chez les Bezanozano les impératifs stratégiques l'aient sur ce point quelque peu emporté sur les modèles symboliques car on trouve des exemples de portes situées dans toutes les directions (ainsi qu'en témoignent les plans de villages représentés en fig.3 à 5 et fig.7).

Les portes faisaient l'objet de soins particuliers; elles sont parfois protégées par des fossés de flanquement et disposées en chicane; il existe presque toujours des ouvrages défensifs, parfois très complexes, qui défendent l'accès; ces ouvrages sont quelquefois situés non pas sur le glacis qui précède l'entrée mais au contraire à l'intérieur du village; un fossé intérieur délimite la zone de l'entrée qui se trouve tout entière à un niveau inférieur à celui du village (cf. Ambohitrandriana, fig.3). Le site d'Ambohibololona illustre à la fois les défenses avancées protégeant les accès (portes Ouest et Est) et la forme en chicane (porte Est).

La relation de Dumaine, citée plus haut, montre que les entrées secondaires, quand elles existaient, étaient parfois commandées par de petits ponts très légers qui ne peuvent être assimilés à des ponts-levis car ils ne se "levaient" pas, mais étaient amovibles.

Une ou plusieurs sorties secrètes étaient presque toujours aménagées - plus ou moins efficaces; à Ambohijanahary un souterrain avait été creusé *(lava kanteva)* pour permettre de gagner la forêt proche.

L'espace intérieur des villages, toujours de dimensions exigües, abritait les cases et les zébus; ceux-ci pouvaient être parqués dans les villages à structure complexe, entre les fossés intérieurs et les fossés extérieurs. Il existait autour du fossé intérieur une bordure d'arbres destinés à la fois à isoler de l'assaillant et à couper des vents; d'autres espèces étaient plantées à l'intérieur de l'enceinte.

La communauté villageoise pouvait être divisée en quartiers séparés parfois par des fossés ou par des palissades (1). Il serait intéressant de pouvoir recueillir auprès des vieillards les traditions concernant l'organisation interne et l'histoire des anciens sites habités. Nous avons été en mesure de le faire pour l'un des sites les plus importants de l'Ifody, Ankadibe, puissante fortification au nom d'ailleurs significatif ("aux grands fossés"). En général, les vieillards ne peuvent plus sur place rendre compte du passé; il s'agit pourtant d'un passé proche, vécu par les ancêtres directs des villageois installés non loin de la hauteur où sont les anciennes fortifications - et où demeurent les tombeaux -. Dans la vallée d'Anadibe (2),

---

(1) *Chardenoux (op. cit., p.684) a décrit à Ambohitrony cette séparation par palissades. "Ce village est un assez grand village séparé en palissades (sic) en 7 à 8 parties contenant diverses familles que le chef Driensoumourin (Andrianjomoina) a retiré (sic) de la guerre de Radama ... Il est à 1/4 de lieue du bord du Mangoro et contient cent cazes". On notera l'importance ancienne d'Ambohitrony; Chardenoux emploie encore "assez" dans son acception du XVIIème siècle, c'est-à-dire* beaucoup, très; *effectivement, un village de cents cases est déjà un grand village.*

(2) *Sur la conceptualisation du temps et les modes de mémorisation. Cf. J. Poirier : le temps ethnologique in Hommage à Hubert Deschamps sous presse Paris. Ed. Cujas.*

exceptionnellement, il a été possible de reconstituer la structure de l'habitat (voir fig.7 : les groupes relevant des différentes "castes" avaient une aire de répartition nettement circonscrite, les groupes supérieurs se trouvant placés au Nord ou à l'Est des groupes inférieurs).

On conservait le riz dans des silos *(lava bary)*; contrairement à ce qui se passait en Imerina, ceux-ci étaient situés à l'intérieur des cases, au Sud du poteau central (aujourd'hui le poteau central a disparu et le silo se trouve à l'extérieur des cases; on utilise d'ailleurs souvent des *sobika* (corbeilles - ou des *sompitra*, grands sacs en nattes, pour conserver le paddy (1).

Comme l'indiquent nos documents,de nombreux villages possédaient une ou plusieurs citernes mais il semble que la majeure partie des réserves d'eau aient été conservées dans des poteries et dans des bambous (encore aujourd'hui, les Betsimisaraka utilisent normalement les bambous pour les corvées et les provisions d'eau). Nous avons noté que certains sites possédaient une alimentation régulière en eau par captation d'une source ou dérivation à partir d'un cours d'eau.

Plusieurs villages dotés de dispositifs d'amenée de l'eau,très complexes, mettent en oeuvre des canaux construits à partir de sources ou de cours d'eau situés parfois à plusieurs kilomètres (par exemple à Ambatomanga-falaise où existe une canalisation partant des hauteurs de l'Angavo; de même dans la région de Vohibolo, à Ambohijanahary - avec deux canaux -, à Antananarivo - un canal -, à Ambohimanjaka - trois canaux -; ces canaux aboutissaient à des bassins aménagés à l'intérieur de l'enceinte).

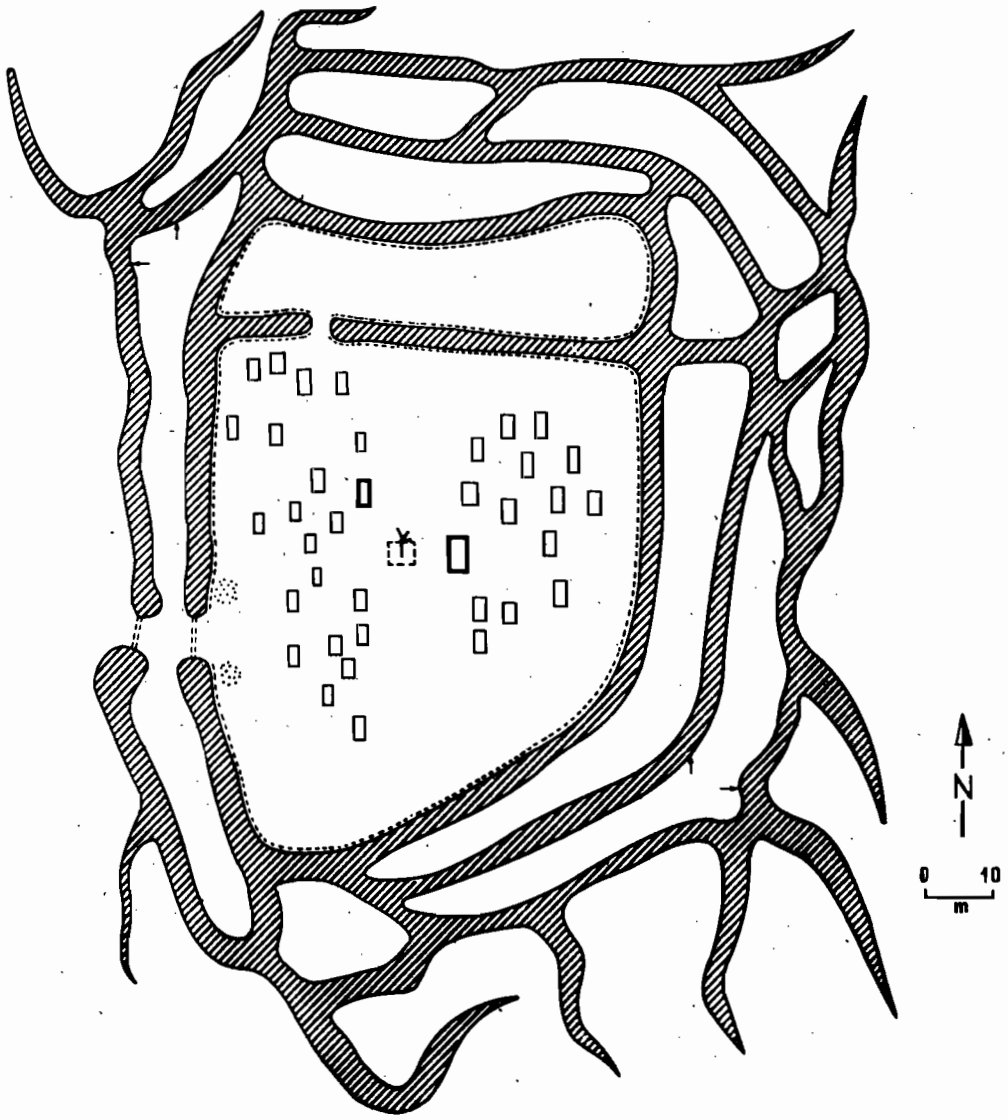
Les canaux traversaient les fossés par des conduites formées de troncs d'arbre assujettis bout à bout et lutés d'argile (la même technique de conduites par troncs évidés est utilisée aujourd'hui pour amener l'eau dans les rizières quand il y a changement de plan d'eau d'amont en aval).

La fortification d'Ambohijanahary, à deux kilomètres du village d'Ambohitranjakana, près de Fierenana, possédait aussi une canalisation traversant successivement sept fossés profonds de 6 à 9 mètres et se déversant dans deux citernes qui existent encore à l'intérieur de l'enceinte (la première citerne était destinée au chef et à sa famille, la seconde aux habitants). Cette puissante fortification a été abandonnée sur l'ordre de Radama Ier vainqueur des Bezanozano et sert aujourd'hui de parc à boeufs; les zébus ont piétiné le bord des citernes dont les parois se sont effondrées.

---

(1) Chardenoux en 1816 ne signale encore que des silos : op. cit., p.684).

Ils n'ont d'autres magazins que dans la terre qui est si sèche, forte et dure, qu'ils pratiquent de fort grands lieux avec une petite embouchure. Ils les nattent et c'est là qu'ils mettent leurs récoltes. Ils couvrent ensuite ce trou (sic) avec des planches et induisent (sic) avec de la bouze de boeuf toutes les ouvertures pour intercepter l'air, ensuite le couvre de terre. L'eau n'y (sic) pénètre jamais et leur riz se conserve très longtemps et personne n'y touche, quoi qu'il soïe en plein champ et ils vont en chercher quand ils en ont besoin avec la même attention de couvrir l'entrée.



Ankadibe, sur l'Ifody, ancien village des Zafindremoinizato, est situé sur l'un des sommets du massif dominant le Mangoro. La position est abandonnée depuis plus d'un siècle mais il a été possible, tout à fait exceptionnellement, de reconstituer schématiquement, l'organisation de la place forte à l'aide des témoignages des vieillards. C'est la seule fois que des documents précis peuvent ainsi être réunis; on peut sans difficulté extrapoler à partir de la structure d'Ankadibe celle des autres villages bezanozano.

La communauté Zafindremoinizato se composait de deux castes, les nobles dont les cases étaient à l'Est et les serviteurs à l'Ouest. Le site était entouré par un système de fortifications très élaboré avec une série de fossés délimitant des redans où se trouvaient, en cas d'attaque, des groupes avancés. Le centre du terre-plein était occupé par le *jiro* auprès duquel on faisait les sacrifices; le mât mémorial était entouré d'une clôture légère, comme il arrive encore assez souvent dans les villages. A l'Est du *jiro* se dressait la *tranobe*, la grande case du chef, qui servait de lieu de réunion.

Au Nord de la *tranobe* et du *jiro* un espace non bâti planté d'arbres permettait à la population de se rassembler pour les *kabary* du chef. A l'Ouest de la case du chef se dressaient les cases de ceux qui l'aidaient directement : au Sud-Est du *jiro*, la case du *vadin-tsampy*, l'"époux du *sampy*" - qui était pour le groupe le médiateur assurant les relations avec l'invisible; le *vadin-tsampy* était noble. Puis à l'Ouest du *jiro*, les trois cases des serviteurs proches du chef : celles des *ankizin'anāriana*, attachés au service direct du chef, au Sud-Ouest du *jiro*, puis à l'Ouest du *jiro*, proches de la case du chef des serviteurs, celles des *loha-olona* (littéralement : têtes des hommes, personnes éminentes, au second rang des serviteurs) et celles des *tsimiambolahy*, les combattants, plus particulièrement gardiens de zébus en cas d'attaque, aussi leurs cases étaient près des parcs).

C. Défense des villages et méthodes de combat

Les armes utilisées, tant en attaque qu'en défense, étaient la massue, la hache, la sagaie, le coupe-coupe et la fronde. L'arc n'a jamais été signalé chez les Bezanozano (il l'a été en quelques points de Madagascar par plusieurs voyageurs (1). La sarbacane *(tsirika)* encore utilisée aujourd'hui sur les lisières forestières mais en pleine voie de disparition (2), est moins une arme de guerre que de chasse. Elle était néanmoins utilisée couramment; les tireurs lançaient des fléchettes de bambou *(faly)* en visant les yeux. La massue *(langilangy, kobay)* était un casse-tête de bois lourd. Les haches *(famaky)*, peu nombreuses, servaient seulement à ceux qui menaient l'assaut contre le portail d'entrée pour démolir l'assemblage de madriers.

Les sagaies étaient l'arme habituelle, avec la matraque, pour le combat rapproché. On en distinguait deux sortes, la sagaie simple, *sabôo* et la sagaie à cran, *sabôo amintsongany*, la plus dangereuse dont la lame comportait un ergot qui empêchait de la retirer de la blessure. Les manches avaient environ 5 mètres de longueur (cette sagaie, appelée aussi *antsoro*, est actuellement utilisée pour la chasse au sanglier). On se protégeait contre les sagaies de jet grâce à *l'ampinga*, petit bouclier d'une trentaine de centimètres de diamètre, très léger, fixé à l'avant-bras par une poignée en cuir.

Les Bezanozano essayaient de s'emparer des sagaies de leurs adversaires merina, car ils n'ont jamais disposé d'une technique métallurgiste suffisante. Des sagaies plus légères servaient d'armes de jet.

Le coupe-coupe *(antsy)* est devenu aujourd'hui un outil usuel dont chaque foyer possède un ou plusieurs exemplaires; il en existe de différents modèles qui se distinguent selon les proportions respectives de la lame et du manche. Les Bezanozano n'utilisent plus la fronde; elle n'est plus aujourd'hui qu'un jeu d'enfant; elle a toujours été considérée comme un instrument d'origine extérieure; son nom même, *atsimo-tady*, la corde du Sud, témoigne de cette origine. Les pierres, que l'on choisissait rondes, étaient rassemblées dans une corbeille *(sobika)*; au combat, le guerrier les portait dans une *tranom-bato* (3), sorte de panier tressé en forme de gourde à large goulot qu'il attachait à sa ceinture. On remarquera que la fronde n'a jamais été utilisée pour lancer des braises sur les toits de chaume - technique d'attaque qui aurait été particulièrement redoutable : en effet, dit-on, le "feu ne doit jamais être dans l'air"; en principe même, le feu ne doit pas sortir de la case. Les Merina utilisant au siège d'Ambohibeloma des sagaies enflammées n'ont pas respecté cet interdit, qui existe cependant aussi en Imerina. La fronde a été précédée chez les Bezanozano par une arme originale le *fitopa* qui avait la même fonction : il s'agissait d'une sorte de grande cuiller profondément creusée dans un morceau de bois d'une seule pièce; la pierre était placée dans la cavité et projetée au loin par un tour de main; la portée du *fitopa*, dit-on, est supérieure à celle de la fronde.

---

(1) Cf. L. Molet, "L'arc et la sarbacane à Madagascar", in Civilisation Malgache, *tome IV, Paris (à paraître Janv. 1972).*

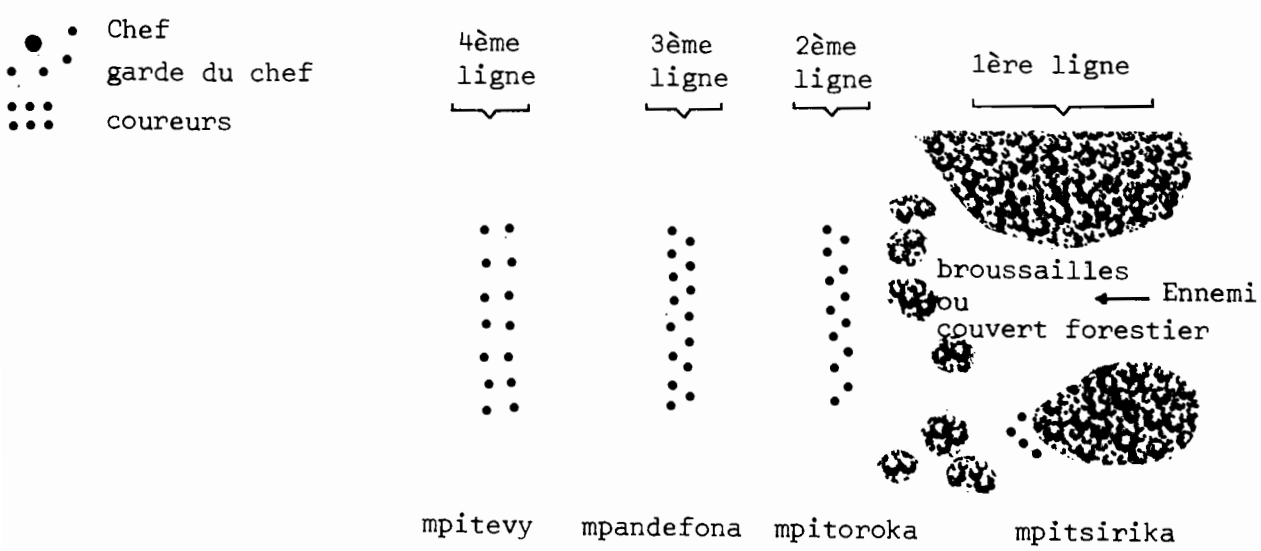
(2) Elle reste toutefois présente dans beaucoup de cases même hors forêt mais on la dissimule.

(3) "La boîte aux pierres".

En temps de troubles, la surveillance des villages était assurée en permanence. C'était en général les vieillards qui montaient la garde; ils jetaient l'alarme à coups de trompe (par la conque marine en coquillage, *l'anjombona*). L'homme qui, averti de l'alerte, ne regagnait pas immédiatement le village, pouvait être mis à mort. L'ensemble des guerriers formait ce qu'on appelait les *vatan-dehilahy* (littéralement : les contenants d'hommes, c'est-à-dire le corps des défenseurs), qui était constitué par tous les mâles à partir de la puberté. Des pierres étaient entassées derrière les fossés en prévision de l'assaut. Les assaillants essayaient de réduire leurs adversaires par un siège dont le but principal était de couper le ravitaillement en eau - ce qui impliquait que la guerre se fasse surtout en saison sèche (mais on sait que dans l'Ankay, des pluies fines persistent pendant l'hiver austral : c'est peut-être pour cette raison que la "guerre de position" semble avoir eu moins d'importance chez les Bezanozano que chez les Merina).

Les soldats portaient une veste en rabane, courte, sans col et sans manche, analogue à *l'akanjobe* des Betsimisaraka. Ils étaient chaussés de sandales de cuir de zébu, alors qu'à l'ordinaire, on restait pieds nus. Ils portaient un pagne formé d'un long ruban dont les deux extrémités retombaient en pans à l'avant et à l'arrière. Les grades étaient symbolisés par la couleur du bonnet en cuir de bosse de zébu : noir pour les soldats, blanc pour les chefs, rouge pour le commandant en chef. Les nobles du rang le plus élevé avaient seuls le droit de porter un bonnet de couleurs différentes (tacheté de rouge, blanc ou noir). Chaque soldat passait en bandoulière un nécessaire à faire le feu, le *kapaika* (briquet), composé d'une corne de zébu contenant un morceau de silex, un morceau de fer et de l'amadou.

Comme nous l'avons déjà noté, la guerre de siège a été plus fréquente que la guerre de mouvement. Mais les affrontements directs en terrain plus ou moins découvert étaient inévitables. L'action s'engageait en général dans le cadre d'une vallée encadrée de couverts forestiers. Le chef, *masa* ou *filohanady*, se tenait un peu à l'écart de ses troupes, de préférence sur une éminence dégagée; il était armé d'une sagaie, pouvait sonner ou faire sonner de la trompe, et disposait de coureurs pour porter ses instructions. Les troupes étaient divisées en 4 groupes, répartis en fonction de la nature des armes et disposés en profondeur sur plusieurs lignes, selon le schéma suivant :



En première ligne, en position avancée, dissimulés dans la brousse ou la forêt, les porteurs de sarbacane *(mpitsirika)* ouvraient le combat sur un coup de trompe du chef quand l'ennemi était à quelques dizaines de mètres; en même temps, les porteurs de fronde *(mpitoroka)* en seconde ligne lançaient leurs projectiles.

Quand les munitions étaient épuisées, une partie des hommes se réfugiaient sous le couvert forestier, une autre partie se reliait à l'arrière prêts à renforcer les troisième et quatrième lignes qui étaient formées par les porteurs d'armes n'exigeant pas de munitions : sagaies d'abord, puis haches, couteaux et coupe-coupe *(mpandefona* et *mpitevy)*.

L'ensemble des défenseurs *(manjofo)* s'organisait en plusieurs équipes prêtes à faire face à l'assaut; on distinguait là encore entre les porteurs de sagaies et de massues, - les plus nombreux - les tireurs de sarbacane et les ramasseurs d'armes, qui formaient un petit nombre de guerriers destinés à récupérer les armes des adversaires tombés au combat. On utilisait parfois des rideaux de fumée pour dissimuler les mouvements. Des invectives étaient échangées brusquement entre les deux camps (1).

Quand les assaillants arrivaient à pénétrer dans l'enceinte, les défenseurs s'étaient parfois enfuis par les fossés ou par des passages secrets (souterrains). Le droit coutumier de la guerre permettait d'emmener en esclavage les guerriers ennemis et autorisait le pillage (les silos de riz étaient vidés) mais,en principe, interdisait de faire violence aux femmes et aux enfants; on cite cependant des batailles où toute la population a été exterminée. Un proverbe rappelle : *"Miady tsy mifanoso menaka"* : batailler ce n'est pas se frotter de graisse - c'est-à-dire :les corps à corps ne sont pas un jeu, la guerre n'est pas un échange de services.

L'adversaire utilisait des échelles, *tohatra* (un madrier à encoches) pour franchir l'enceinte; on essayait d'enfoncer la porte à coups de bélier, constitué par un simple tronc d'arbre. Les défenseurs disposaient sur les flancs des collines différents pièges destinés à ralentir l'escalade (2). Tous les combattants étaient pourvus *d'ody* (amulettes) spéciaux et observaient divers rituels; c'est ainsi qu'avant de prendre sa sagaie, le guerrier léchait le tranchant de la lame en disant : *Tsy anosi-tompo leroa :* ne tranches pas ton maître.

Dans les combats qui les ont opposés aux Merina, les Bezanozano ont constamment été en situation d'infériorité, par suite de l'insuffisance de leur équipement; cette insuffisance était surtout marquée en ce qui concerne la métallurgie, mais c'est l'ensemble de la technologie traditionnelle qui était demeurée rudimentaire et qui, progressivement, évoluera au contact des Merina.

On n'oubliera pas cependant que les Bezanozano, débordant de l'Ankay, installés solidement sur les Hautes Terres, ont autrefois inquiété les Merina; alliés aux Betsileo ou aux Sakalava, ils constituaient un réel danger et, au

---

(1) On trouvera des exemples de ces injures stéréotypées, qui ont peut-être assumé une fonction rituelle, dans le compte-rendu que les Tantaran'ny Andriana *donnent de la guerre merina contre Ambohibeloma du Nord (qui alors était une fortification bezanozano). Cf.* Tantaran'ny Andriana, *traduction Chapus et Ratsimba, tome 3, Tananarive, 1958, p.194*

(2) Par exemple des cônes faits de pâte de riz très cuit qui devenait très dure : cette pointe était dissimulée dans l'herbe.

surplus contrôlaient les pistes de la côte orientale. Les Merina s'attaquèrent d'abord à eux dans leur lutte pour la conquête de l'hégémonie.

D'une manière générale, on remarquera que les villages fortifiés bezanozano (et au delà d'eux, peut-être l'ensemble des villages fortifiés malgaches) donnent l'occasion de souligner l'influence du milieu sur les techniques et sur l'organisation sociale : d'une part parce qu'il existe une relation très nette entre l'habitat et les conditions écologiques (en principe, il n'existe pas de fortifications à fossés anciennes sous couvert forestier : c'est la palissade qui est alors utilisée, le fossé apparaissant en terrain plus ou moins découvert : Hautes Terres, Ankay), d'autre part, les structures géologiques ont conditionné la technologie : même si l'on connait des antécédents indonésiens à la fortification par fossés (simples ou complexes), il ne semble pas que la méthode ait eu l'aspect systématique et l'importance qu'elle a pris à Madagascar; en fait, c'est la nature des roches latéritisées des *tanety* malgaches qui a permis cette extension : le sol était à la fois assez résistant pour résister à l'érosion naturelle et assez léger pour être travaillé à *l'angady* selon les procédés décrits plus haut; il serait intéressant de vérifier si les reliefs de l'Afrique de l'Est, par exemple, de formation géologique différente, ne présentaient pas, au départ, les mêmes possibilités.

L'étude des villages fortifiés, importante à plusieurs égards (1), doit être replacée dans son contexte historique; les sites de l'Ankay constituent bien des dispositifs originaux qui existaient en forêt d'abord, puis sur les falaises et le palier du Mangoro avant tout contact avec l'ethnie merina. Leur étude archéologique permettra de résoudre beaucoup des problèmes que pose la formation même du groupe, prenant le relai de la tradition orale (2).

---

(1) *Nous avons déjà noté que la miniaturisation de la morphologie de l'habitation (merina ou bezanozano) est à interpréter en fonction de ce cadre : la place très limitée entraînait la réduction au maximum des dimensions des cases (et, en conséquence, des ouvertures); les cases des chefs, les* lapa *et les* tranobe, *seules, étaient moins exigües. Un effet "d'inertie culturelle" a préconisé cette technique, encore actuelle, alors que les conditions écologiques ne la justifient plus ni en Imerina ni dans l'Ankay.*

(2) *On peut espérer, en particulier, éclairer le problème de l'implantation vazimba dans l'Ankay. La désacralisation des sites se fait progressivement; on peut procéder, par des rituels appropriés, à une désacralisation provoquée qui, dans la majorité des cas (car il y a des exceptions), peut autoriser la conduite de fouilles systématiques; c'est ce que nous avons fait, sans difficultés spéciales, à Ampasambazimba, près de Vodiriana.*